

# S P H È R E S



- 2 -

( D I S ) C O N T I N U I T É

J O U R N É E S D ' É T U D E

1 1 - 1 2 A V R I L 2 0 1 3

I D E N T I T É S C U L T U R E L L E S T E X T E S E T T H É Â T R A L I T É E A 4 2 7 7

U N I V E R S I T É D ' A V I G N O N E T D E S P A Y S D E V A U C L U S E

## L'ignominieux embourgeoisé, ou comment redéfinir l'éthique du gang maori *The Mongrel Mob*

Grégory Albisson

### Résumé

Le gang *The Mongrel Mob* fête cette année son cinquantième anniversaire. Il a connu en un demi-siècle tant de phases variées et de membres aux aspirations différentes que l'intégrité du gang devrait s'en voir menacée. Pourtant, il n'en est rien. Les membres du gang se reconnaissent corrélativement dans le passé – entaché par d'innombrables actes de violences – et le présent – marqué par une quête de respectabilité – de *Mongrel Mob*. Cet article vise à déterminer l'élément commun à tous les moments du gang, ou pour le dire autrement, le point de raccord qui assure la continuité du groupe à travers les décennies.

### Introduction

Les gangs maori<sup>1</sup> font aujourd'hui parti intégrante du paysage socio-urbain néo-zélandais. Ils apparurent après la seconde guerre mondiale lorsque les Maori quittèrent en masse les campagnes pour les villes. La culture rock n'roll importée des États-Unis allait dans certain cas remplacer les pratiques traditionnelles maori et le gang devenait le symptôme de la marginalisation socio-économique de ces jeunes citoyens en quête de reconnaissance.<sup>2</sup> C'est dans ce contexte que *The Mongrel Mob*, gang qui fête cette année son cinquantième anniversaire, a vu le jour. Considéré comme un gang « ethnique » ou « maori », ses premiers membres étaient pourtant de jeunes *Pakeha*

---

<sup>1</sup> La langue maori n'appose pas de s final à la forme plurielle de ses noms et de ses adjectifs (ni de « e » au féminin). De nombreux intellectuels et activistes maori sont sensibles à la question, et plus particulièrement depuis l'épisode de la *Maori Renaissance* des années 1970, mouvement de revendications politiques et culturelles visant à récupérer les terres spoliées lors de la colonisation, à exercer le droit de s'autodéterminer et à revigorer les traditions et la langue qui risquaient de tomber en désuétude. Nous écrirons à cet égard « les Maori » comme « les *Pakeha* » (terme désignant les Européens que nous rencontrerons par la suite). En revanche, nous resterons fidèles aux propos des auteurs cités en ajoutant la marque plurielle ou non selon leurs choix.

<sup>2</sup> Pour plus d'explications concernant les conditions d'émergence du gang, voir G. Albisson, « Gangs maori, métamorphoses tribales et bouleversements sociaux : une approche non-téléologique ». *Sphères*, n°1, 2013, pp.54-57. <[http://blogs.univ-avignon.fr/ictt/files/2013/04/G.\\_Albisson\\_-\\_Gangs\\_maori\\_52-62.pdf](http://blogs.univ-avignon.fr/ictt/files/2013/04/G._Albisson_-_Gangs_maori_52-62.pdf)>. Dernière consultation le 1<sup>er</sup> mai 2013.

(Européens). En un demi-siècle, le gang a connu tant d'affiliés différents, de remaniements et de mutations internes qu'il convient de se demander comment ce gang a pu se reconnaître dans son unité malgré la multiplicité de ses acteurs et de ses visages au fil des générations.

Sans le poser nécessairement en ces termes, la dialectique de la continuité et de la discontinuité est un problème que les affiliés à *Mongrel Mob* connaissent bien. Avant de présenter ce groupe en détail, une précision s'impose : comme toute communauté, le gang ne repose pas simplement sur un vivre-ensemble mécaniste et autonome. Au contraire, l'activité des membres produit continuellement de la société (d'où les rituels et les codes inflexibles du gang, sans quoi le groupe ne saurait assurer sa pérennité), société qui apparaît à son tour comme un tout cohérent tombant sous le sens. Comme l'explique le criminologue américain John Hagedorn : « Une culture de gang donne un ordre au monde, et ses membres agissent d'une manière qui leur semble être « évidente, naturelle et adaptée ».<sup>3</sup> Ce constat implique-t-il pour autant que l'expérience du monde que fait le membre de gang se retrouve « discutable, artificielle et inadaptée » lorsque cette culture change ? En effet, que se passe-t-il lorsque de nouveaux éléments viennent briser le cadre de référence d'un univers aussi conservateur et rigide ?

Ces questions n'ont de sens que si l'on s'astreint à ne pas réduire le gang aux faits divers et aux délits qu'il signe de son empreinte. Plus qu'une machine utilitaire à fonction purement lucrative, il s'agit ici – contre toute attente – d'appréhender ce cadre dans sa dimension éthique. *The Mongrel Mob* est indéniablement le groupe le plus diabolisé de Nouvelle-Zélande. Ses viols, meurtres, trafics et agressions précèdent sa réputation et choquent depuis plusieurs décennies le pays. La simple apparence des *Mobsters* est des plus intimidantes : vestes en cuir, bottes jamais lavées et tatouages faciaux. Aujourd'hui le choc est tout autre. Pour ne citer que deux exemples parmi tant d'autres : les habitants de Porirua, petite ville au nord de Wellington, restent bouche bée face aux promenades de santé hebdomadaires des *Mobsters* dans le lagon. Dans la même commune, 143 représentants du gang « larmoyants » avaient lâché des ballons colorés (chacun portait le prénom de leurs confrères défunts) lors d'une journée commémorative intitulée « *Life without you* ». Il serait bien entendu superflu de souligner le caractère incongru de ce type d'opération, tant le fossé entre la représentation commune du membre de gang et des pratiques si délicates semble irréductible. Pourtant, et c'est là l'intention primaire de cet article, l'exploration de ce même écart peut s'avérer éclairante.

---

<sup>3</sup> « *A gang culture orders the world, and its members act in ways that seem "obvious, natural and appropriate"* ». J. M. Hagedorn, « Gangs, Institutions ; Race and Space : the Chicago School Revisited » in J.M. Hagedorn (éd.), *Gangs in the Global City, Alternatives to Traditional Criminology*. Chicago : University of Illinois Press, 2007, p.23. Pour la partie citée : V. Jenness & G. Ryken, *Making Hate a Crime : From Social Movement to Law Enforcement*. New York : Russell Sage, 2001.

## ***The Mongrel Mob* et l'éthique du mal diabolique**

Dans le livre premier du *Capital*, Karl Marx constate : « Le nom d'une chose est complètement étranger à sa nature. Je ne sais rien d'un homme si je sais qu'il s'appelle Jacques ».<sup>4</sup> On en sait par contre bien plus sur la « nature » du gang *Mongrel Mob* aux vues de son nom. Alors que les membres fondateurs d'un gang s'auto-définissent en choisissant le nom du groupe, *The Mongrel Mob* estime, contrairement à ses rivaux, que son nom lui a été imposé.

L'histoire du gang le plus important de Nouvelle-Zélande commence avec une bande de jeunes garçons turbulents originaire de Hawkes Bay qui effectuaient fréquemment – entre deux séjours en maison de redressement – le voyage en train de la côté est de l'île du nord à la capitale pour se rendre à des festivals. En avril 1963, une jeune-fille de Petone (ville à la périphérie de Wellington) les avait invités chez elle. La fête dégénéra et les adolescents saccagèrent la maison. Les parents portèrent plainte. Lorsqu'ils comparurent au tribunal, le juge Patterson s'emporta : « Vous êtes qu'une meute de bâtards » (« *You are a pack of mongrels* »). Au lieu d'être rejetée, cette insulte fut vécue comme une véritable condamnation prenant effet immédiatement. La puissance performative du langage est aisément perceptible car c'est en insultant ce groupe d'amis que le juge Patterson proclama, certes sans en avoir conscience, la naissance officielle des *Mongrels*. Ce qui n'avait été jusqu'alors une simple bande informelle d'adolescents agités allait non seulement se transformer en gang mais en un véritable mouvement : le *Mongrelism*.

La psychanalyse dispose des outils nécessaires pour rendre compte d'une telle situation : l'écart séparant la manière dont un sujet se voit et le regard que porte l'autre sur lui est connu sous le nom de « castration symbolique ». Plutôt que de poser la question : « pourquoi me voyez-vous ainsi ? », les *Mongrels* s'identifièrent intégralement à ce regard extérieur et le gang s'attellera pendant plusieurs décennies à réduire cet espace, comme pour donner raison au juge Patterson. Pour ce faire, les *Mongrels* adoptèrent le salut hitlérien, arboraient fièrement des croix gammées (non pas tant par adhésion à l'idéologie nazie que par volonté de créer le malaise en maniant des symboles si détestable) ainsi que des vêtements souillés d'urine, d'excréments et du sang de leur victimes, qu'il s'agisse d'hommes passés à tabac ou de femmes violées. Le viol déshumanisait non seulement les victimes du gang, mais aussi le bourreau, devenu monstre pulsionnel incapable de se contrôler. Était *Mongrel* quiconque voulait se dévaloriser au point d'échanger son statut d'« homme » pour celui de « chien », peu importe son passé et ses origines, conformément au concept de « bâtard ». De ce fait,

---

<sup>4</sup> K. Marx, *Le Capital, Critique de l'économie politique, Livre premier : le développement de la production capitaliste*. Trad. Francis Combes. Paris : Pantin, Le Temps des Cerises, [1867] 2009, p.122.

les membres fondateurs européens ne s'opposèrent pas à ce que les Polynésiens animés par la même haine envers la société conventionnelle, joignent leurs rangs. Comme le déclare Gary Gerbes, membre fondateur des *Mongrels* : « Pour moi, ça veut rien dire, c'est de la merde. Un Mongrel c'est un Mongrel: qu'il soit maori, chinois, russe ou que ce soit Bob Turk, mon putain de voisin. C'est un bâtard, un point c'est tout. »<sup>5</sup>

Cette ouverture apparente trouvait son équivalent dans la rigueur « déplacée » des critères de sélection où le membre aspirant devait prouver sa loyauté au groupe en suivant à la lettre les moindres ordres des affiliés à part-entière et son immondice en subissant des épreuves initiatiques (passage(s) à tabac, ingurgitation d'urine, *etc.*). A la fin des années 1960, l'acceptation totale dans le gang était récompensée d'un « patch », bout de tissu aux couleurs du gang que le membre de gang cousait au dos de sa veste. Cette tradition fut empruntée aux clubs de bikers,<sup>6</sup> bien que – rivalité oblige – les *Mongrels* méprisent cordialement les motards.

En gagnant de l'ampleur le gang ajouta dans les années 1970 *Mob* à son nom et joua ainsi sur la richesse sémantique du terme. *Mob* désigne en effet le peuple en colère, la populace, la Mafia et le gang. Alors que le « mongrélisme » se propageait en Nouvelle-Zélande, il semblait logique que le rouge, couleur du sang et de la colère, représente le mouvement et qu'un chien le symbolise. Les *Mongrels* optèrent pour le bulldog :

Bordel, viens pas me demander comment le bulldog est devenu le putain de *Mongrel Mob* parce que j'en sais que dalle. Putain, j'en portais un parce les autres en portaient un aussi. Enfin, j'aurais pu porter un Rottweiler ou un autre truc. Mais non, je portais un bulldog. Peut-être parce que c'était le clébard le plus moche du lot. On ressemblait à tout ce qu'il y avait de plus laid.<sup>7</sup>

Selon l'histoire officielle du gang, ou plutôt celle que ses membres aiment raconter, le bulldog anglais fut délibérément choisi parce qu'il s'agissait d'une icône de la culture britannique qu'ils allaient insulter en lui faisant porter un casque nazi. Cette association avait pour but d'offenser autant les *Pakeha* qui chérissaient leur héritage britannique, que les Maori, fiers d'avoir combattu le nazisme dans le 28<sup>ème</sup> bataillon. Néanmoins, il n'importait pas tant d'injurier que de constituer, pour ainsi dire, une véritable « insulte humaine ».

<sup>5</sup> « *To me that doesn't mean jackshit. A Mongrel is just a Mongrel whether he's Maori, Chinese, Russian or Bob Turk down the fuckin' road. He's a mongrel* ». Entretien personnel entre Gary Gerbes et Jarrod Gilbert, dans J. Gilbert, *Patched, The History of Gangs in New Zealand*. Auckland : Auckland University Press, 2013, p.43.

<sup>6</sup> Les clubs de motards néo-zélandais reprenaient eux-mêmes la culture des *bikers* américains. Le phénomène fut encore plus rapide qu'aux États-Unis. Ainsi, le premier chapitre des *Hells Angels Motorcycle Club* à voir le jour hors de l'état de Californie, fut inauguré à Auckland en 1961. Avec l'émergence des *Angels*, le ton était, pour ainsi dire, donné avec l'apparition subséquente d'autres organisations de ce type qui relevait plus d'une association d'amis qui rejetaient la société bourgeoise et qui étaient passionnés par les grosses cylindrées que d'une organisation criminelle.

<sup>7</sup> « *Don't fuckin' ask me how the Bulldog become the fuckin' Mongrel Mob because I don't fuckin' know that. I had it because I knew somebody else fuckin' had it. I mean I could have put a Rottweiler or something on there. But it was a bulldog. Perhaps the ugliest motherfucker of the lot. We resembled everything ugly.* » Propos de Norm Hura (leader de *Mongrel Mob* Palmerston North) recueillis par Jarrod Gilbert *Ibid.* p.56.

Cette intention de susciter le dégoût aussi bien dans le maniement des symboles que dans les faits ne représentait pas tant l'esprit pervers des *Mongrels* qu'une véritable ligne de conduite à adopter quoi qu'il en coûte. En effet, être un *Mongrel* ne s'explique pas simplement au niveau de la recherche effrénée de plaisir, de violence et de nihilisme comme le présente le criminologue néo-zélandais Cameron Hazlehurst.<sup>8</sup> Cette fidélité inconditionnelle à l'insulte peut être lue comme une position éthique, et non morale.

La psychanalyste Alenka Zupančič explique bien la différence entre la loi éthique et la loi morale dans « Le sujet de la loi » : il est possible « d'agir contre la loi morale et d'en faire un principe, et de le suivre quoi qu'il advienne (c'est-à-dire même si notre mort était en jeu) ».<sup>9</sup> Zupančič explique ici qu'une personne peut délibérément ignorer des règles de bienséance, de politesse élémentaire et de vivre-ensemble pour appliquer à la lettre ses propres lois. Dès lors, la transgression des maximes de la morale n'a rien d'incompatible avec l'éthique, terme qui désigne ici le dévouement inconditionnel à un précepte.

Si l'acte de considérer les agressions physiques et sexuelles comme une position éthique semble insoutenable, la prise en compte de cette dimension éthique est pourtant indispensable si l'on veut appréhender les motivations du gang et comprendre « l'incompréhensible », à savoir l'existence de ce contre-exemple flagrant qui, dans son mépris des conventions<sup>10</sup> et sa loyauté au nom qu'il porte, raille le modèle analytique de la maximisation de l'intérêt personnel. Inspirer la crainte en faisant « le mal » constituait dès lors un devoir en soi, pour soi et par soi. À en juger leur consonance manichéenne, ces propos seraient trop simplistes si l'on oubliait que le gang raisonne avant tout sur le mode binaire du « eux » contre « nous » et, dans le cas des *Mobsters*, en assumant pleinement et fièrement le rôle du scélérat : « Faire chier la société, tu vois, ils veulent pas voir ça mais nous, on est là et personne peut rien y faire ».<sup>11</sup> Ainsi, le gang se saisit dans la continuité de

<sup>8</sup> « *The rapid growth of a gang calling itself BP, and of the more violent and nihilistic Mongrel Mob and Headhunters, seemed proof that NZ was in danger of going down an essentially foreign path* ». C. Hazlehurst, in J.M. Hagedorn (éd.), *Gangs in the Global City, Alternatives to Traditional Criminology*. Chicago : University of Illinois Press, 2007, p.132.

<sup>9</sup> « *We would make it a principle to act against the moral law, and we would stick to this principle no matter what (i.e., even if it meant our death)* ». A. Zupančič, « The Subject of the Law » in S. Žižek (éd.), *Cogito and the Unconscious*. Durham & Londres : Duke University Press, 1998, p.53.

<sup>10</sup> Ces conventions sociales ont par ailleurs été entièrement intégrées par le membre puisqu'il saisit leur impact dans un premier temps pour mieux « s'amuser » à les renverser symboliquement par la suite.

<sup>11</sup> « *Pissing society off, you know. They don't want to see that, but here we are and no one's going to change it* ». Membre de gang interviewé par Ross Kemp dans la version télévisée de son documentaire (interdite de diffusion en Nouvelle-Zélande mais disponible sur internet) : « *Ross Kemp and gangs* », *Sky TV*, 2007, <[http://www.dailymotion.com/video/x71qzb\\_ross-kemp-on-gangs-new-zealand-1-of\\_news](http://www.dailymotion.com/video/x71qzb_ross-kemp-on-gangs-new-zealand-1-of_news)>. Dernière consultation le 1<sup>er</sup> mai 2013.

son éthique et bien que ses représentants n'en soient pas forcément conscients,<sup>12</sup> leur rapport au méfait ressemble à s'y méprendre au concept du « mal diabolique » élaboré par Emmanuel Kant.

Le philosophe distinguait trois niveaux différents : le mal « normal », soit tout manquement à la morale pour satisfaire ses intérêts privés, qu'il qualifiait de « pathologiques », le mal « radical » qui n'est pas vraiment un acte mais plutôt la capacité des hommes à blesser, meurtrir et enfreindre les lois morales et enfin le mal « diabolique ». Laissons Slavoj Žižek définir ce degré le plus élevé du mal :

Le mal « diabolique », au contraire, désigne un type tout à fait spécifique de malignité : des actes qui, loin d'être motivés par une tendance pathologique, sont en faits « pour eux-mêmes », élevant le mal en soi à une motivation a priori *non pathologique* – quelque chose qui est proche du « démon de la perversité » de Poe. Si Kant affirme que le mal « diabolique » ne peut en réalité exister (il est impossible à un être humain d'élever le mal en soi en norme éthique universelle), il estime qu'il n'en est pas moins nécessaire de le poser comme possibilité abstraite.<sup>13</sup>

*The Mongrel Mob* a prouvé le contraire en érigeant paradoxalement la violence et l'outrage à la dignité d'un précepte. Justement, ne retrouve-t-on pas cette idée de mal absolu devenu bien souverain dans les propos de Bruno Tuohoe Isaac, ancien membre des *Mongrel Mob* :

On adoptait tout ce qu'il y avait de mal, mauvais et chaotique pour le convertir en ce qu'il y avait de « bien » : tout était ironique et fonctionnait à l'envers. Le « secret » du gang est qu'on avait raison même quand on avait tort : on était du côté des bons même si en fait, c'était nous les méchants.<sup>14</sup>

Tout *Mobster* sait pertinemment que son devoir l'expose au risque et menace sa vie même. Ce positionnement le situe – pour le dire avec Freud – « au-delà du principe de plaisir » :

Le mal, ce n'est plus un simple comportement opportuniste qui ne prend en considération, que des motifs « pathologiques » (le plaisir, le profit, l'utilité...), il est tout au contraire une affaire du caractère éternel et autonome de la personne en question, relevant de son choix originnaire, atemporel.<sup>15</sup>

Il ne faut alors pas s'étonner si les pierres tombales ornées de l'emblème du gang jonchent le cimetière de Porirua, lieu fort du *Mongrelism*. Ce caractère atemporel se retrouve clairement avec *The Mongrel Mob*, gang qui défie même la mort. L'affiliation d'un « bâtard » ne s'arrête pas avec son dernier souffle. Comme l'épithète d'un représentant du gang l'annonce : « *Mongrel in life*,

<sup>12</sup> Nuançons ce propos en ajoutant que Harry Tam, affilié à *The Mongrel Mob* depuis plus de 40 ans qui fut mon principal interlocuteur de ce groupe, se dit très intéressé par le projet d'écrire un article commun sur le rapport troublant entre son gang et l'éthique du mal diabolique selon Kant.

<sup>13</sup> S. Žižek, *For they know not what they do, Enjoyment as a political factor*. Londres & New York : Verso, [1991] 2008, p.55.

<sup>14</sup> « *If it was considered evil, bad and lawless we embraced it as good; everything was backward or ironic. The "mystery" of the gang was that we were tight even if we were wrong: we were good even if we were bad* ».

<sup>15</sup> S. Žižek, *Le plus sublime des hystériques, Hegel avec Lacan*. Paris : Presses Universitaires de France, 2011, p.317.

*Mobster for ever* », soit « Bâtard pour la vie, Bandit pour l'éternité ». <sup>16</sup> Voilà une illustration très claire de ce que Freud appelait la « pulsion de mort », pulsion qui n'est pas seulement assignable à de la « malveillance autodestructrice » <sup>17</sup> mais qui désigne plutôt « l'autre nom du mal », <sup>18</sup> car elle bouleverse le cours de la vie (on ne peut plus faire marche arrière quand on est un *Mongrel* à moins de payer au prix fort le droit de sortie) et le ravit même, pour ainsi dire, à son au-delà.

C'est ce que le criminologue néo-zélandais Jarrod Gilbert constate en notant que les gangs s'opposent souvent à la volonté des familles du défunt en refusant tout signe religieux sur la pierre tombale autre que l'emblème du club. Avec *The Mob*, c'est justement le patch qui devient religion, terme à prendre dans son acception littérale latine : *religio*, soit ce qui fait lien. Plus encore, même s'il la défie, ce gang privilégie le règne de la mort sur la vie, non pas pour les meurtres qu'il commet, mais en vertu des figures de proue de son idéologie : les « Pères Chiens aux cieux ».

### Our father dogs in heaven

Des conventions nationales sont tenues annuellement pour permettre aux membres de divers chapitres de se rencontrer et d'échanger leurs opinions sur des thèmes les affectant. J'ai personnellement assisté à l'un de ces événements : la convention de *Mongrel Mob Notorious* le 11 décembre 2011. Un membre de longue date nommé Sonny Fatupaito prit la parole pour aborder un sujet qui n'étonna aucun de ses confrères : « nos pères chiens au ciel » (« *our father dogs in heaven* »). Quelques secondes suffisent pour comprendre que ces « Pères Chiens » sont une espèce de saint-patron du gang observant d'en haut leur descendance.

D'un point de vue anthropologique, pour qu'un groupe humain forme une totalité qui produise et se reproduise comme telle, la croyance en l'existence d'un connecteur surnaturel, d'un ordre transcendant les simples rapports humains, est indispensable. Ainsi, Maurice Godelier constate que « l'existence et les actions d'un Être tribal, d'un Dieu, d'un despote absolu, ou d'un sacro-saint surplombant les simples mortels » est la condition irréductible de « l'unité et la survie de la communauté en tant que tout ». <sup>19</sup> Dans l'univers des gangs, un territoire peut être envahi et un

<sup>16</sup> T. Hunt, « Mob rejects ban on graves insignia ». *The Dominion Post*, 2 mai 2012. <<http://www.stuff.co.nz/national/6841198/Mob-rejects-ban-on-graves-insignia>>. Dernière consultation le 1<sup>er</sup> mai 2013.

<sup>17</sup> « ...*self-destructive malevolence* ». Nous reprenons ici le qualificatif d'un journaliste du quotidien wellingtonien *The Dominion Post* dans « *The Power in the Patch* », 27 juin 2008.

<<http://www.stuff.co.nz/national/507882/The-power-in-the-patch>>. Dernière consultation le 1<sup>er</sup> mai 2013.

<sup>18</sup> S. Žižek, *L'introuvable – Psychanalyse, politique et culture de masse*. Paris : Anthropos-Economica, 1993, p.162.

<sup>19</sup> « ...*the thing which assures the unity and survival of the community as a whole, its groups and members – really depended on the existence and actions of an imaginary tribal Being, a God, or in the person of an absolute despot,*



patch confisqué par l'ennemi ou la police (ce qui représente l'humiliation suprême pour tout membre digne de ce nom). En revanche, il existe dans l'imaginaire commun des *Mobsters* un lieu que les non-initiés ne pourront jamais attendre : le « paradis des pères-chiens ». Le membre de gang se retrouve ainsi porteur et gardien d'un savoir privilégié.

À l'occasion du même rassemblement, Sonny Fatupaito expliqua que la mission de ses confrères est de rendre fier ces martyrs du gang qui continuent de dispenser leurs enseignements en fléchant le parcours de la jeune génération. En d'autres termes, l'apprentissage des jeunes *Mobsters* ne s'est pas achevé en obtenant le patch. Au contraire, le patch est ce précieux sésame qui donne accès à l'instruction des pères fondateurs. Qui sont-ils d'ailleurs, si ce n'est moins le portrait authentique des membres fondateurs que la personnification d'une structure idéelle « pré-codant »<sup>20</sup> cette réalité ?

Contrairement aux convictions des membres de gang, il va de soi qu'aucun ordre structural de l'au-delà n'est aux commandes. Néanmoins, balayer les *Father Dogs* d'un revers de main en les qualifiant de grossier fantasme empêcherait de constater que ce cramponnement à un ordre imaginaire ne s'écarte pas de la réalité – que seuls les non-membres plus clairvoyants connaîtraient – mais qu'il pré-code la réalité auquel le *Mobster* participe. En effet le membre de gang agit en suivant les traces de ses « Pères Chiens », comme si les morts lui demandaient vraiment d'attaquer tel ennemi, ou de se faire tatouer tel motif, *etc.* De plus, le *Mobster* est perpétuellement en contact avec eux car les traces du passage terrestre de ses confrères mort (vêtements, photographies, patches) sont précieusement gardés et exhibés au quartier général et occupent la fonction de médiateurs sacrés entre la dimension terrestre et divine du gang.

Ces objets constituent de véritables reliques et le quartier général devient ainsi un lieu de culte. De véritables échanges entre chapitres ont lieu : des patches de Wellington sont affichés dans la province de Waikato, des photographies de membres de Dunedin sont accrochées sur les murs du quartier général de Porirua de façon à ce que n'importe quelle faction, en dépit d'éventuelles petites rivalités internes et des divisions géographiques, se saisissent comme parti intégrante du même mouvement.

Il est ici question d'une véritable réification : les convictions « abstraites » du membre de gang deviennent tangibles. Toute la tradition, l'histoire, et l'éthique du gang sont contenues dans la relique qui offre donc un lieu pour un « non-lieu », une quasi-utopie, qui ne réside effectivement

---

*placed above the common run of mortals, sacrosanct* ». M. Godelier, *Perspectives in Marxist Anthropology*. Cambridge : Cambridge University Press, 1977, p.8. Il s'agit là d'une traduction personnelle car l'ouvrage a été directement écrit en anglais et n'a manifestement pas été traduit.

<sup>20</sup> L'idée d'information « pré-codée » est empruntée à l'historien et épistémologue russe, Nikolay Kopozov, in N. Kopozov, *De l'imagination historique*. Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2009, p.59.

nulle-part si ce n'est dans le support matériel censé attester son existence. D'après *The Mob*, les *Father Dogs* ont non seulement montré la voie mais décernent en quelque sorte des brevets de pureté « mongréliste » en observant le membre du ciel pour évaluer la conformité de ses faits et gestes. Cette croyance offre un point d'identification stable pour tout affilié qui peut se reconnaître dans les membres fondateurs, et la ligne de conduite qu'ils ont imposé.

Il devient alors quasiment impossible de comprendre comment les membres du gang ont pu tourner le dos à l'éthique du « mal diabolique » en prêchant un message pacifique et en exhortant les jeunes à renoncer à la violence. Or, cette impossibilité est la condition de possibilité même d'une telle expérience. En effet la réponse relève précisément de ces mystérieux *Father Dogs*.

### De « l'âge de pierre » à « l'âge de fer »

Si l'émergence des *Mongrels* était invraisemblable en son temps, les *Mobsters*<sup>21</sup> d'aujourd'hui dégagent la même impression d'« irréel ». On pourrait penser que le durcissement du ton face au gang avec des lois toujours plus strictes<sup>22</sup> a contribué à ce changement positif mais alors que le bon sens et le dogme pragmatique voudraient moins de discours et plus d'actions « concrètes » pour faire face aux gangs, dans son *Intraitable* de 1993, Žižek renverse la traditionnelle opposition entre l'acte et la parole :

« Assez d'actes vides ! Il est temps de passer des actes aux paroles ! » C'est-à-dire que toute activité est située dans quelque horizon-de-signification qui seul la rend possible, en sorte qu'en « prononçant le mot juste » qui introduit une fissure dans cette toile de fond symbolique, on ne peut pas continuer à agir de la même façon qu'auparavant.<sup>23</sup>

Étant donné qu'aucune activité humaine n'est détachée du cadre socio-historique/idéologique qui lui donne naissance, la seule condition pour que des activités radicalement nouvelles émergent est de bouleverser le paradigme en place. Une telle coupure ne nécessite pas forcément une révolution. D'après Žižek, un mot prononcé « au bon endroit au bon moment » peut révéler les limites inhérentes de la représentation du monde d'une société donnée et entraîner une sérieuse remise en question des présupposés aux fondements de la perception de la réalité par l'individu ou le groupe. S'il fallait illustrer ces propos, la remise en question des

<sup>21</sup> Et nous relèverons ici le glissement de *Mongrel* à *Mobster*, terme toujours intimidant mais moins « dégradant ».

<sup>22</sup> Nous pensons notamment au vote triomphant au parlement du *Gangs and Organised Crime Bill* à 108 voix contre 14 en 2009. La peine pour tout délit commis par un membre de gang était dès lors doublée à condition de ne pas excéder dix ans de réclusion supplémentaire.

<sup>23</sup> S. Žižek, *L'intraitable – Psychanalyse, politique et culture de masse*. Paris : Anthropos-Economica, 1993, pp.43-44.

habitudes de *Mongrel Mob Notorious* par son leader Roy Dunn constituerait peut-être un « cas d'école ».

Pendant longtemps, ce gang a été la faction le plus redoutable du gang. L'homologie entre sa transformation et la naissance des *Mongrels* mérite d'être relevée. Si le juge Patterson créa cette brèche qui ouvrit l'espace à l'éthique « Mongréliste », Harry Tam – représentant de cette faction – explique que son histoire est similaire :

Question : Donc on peut dire en toute rigueur que *The Mongrel Mob* est un gang créé « de l'extérieur » ?

Réponse : Tout à fait. On a même fondé le chapitre *Notorious* après qu'un journaliste ait écrit un article où il nous présentait comme « *the notorious Mongrel Mob gang* ». <sup>24</sup>

Roy Dunn fonda la faction *Notorious* en 1980 (apparemment à Auckland) qui avait pour but de réunir l' « élite » la plus détestable de tout le pays et recrutait « les pires des pires » de Northland jusqu'à Invercargill. Si l'instauration de telles normes était tout à fait inconcevable, ce sera encore un juge qui prononcera l'énoncé donnant lieu à l'impensable. Tam raconte qu'avant sa libération, un juge demanda à Dunn ce qu'il comptait faire. Il répondit qu'il était et resterait le meneur du gang. Le magistrat prit au mot Dunn et rétorqua : « C'est vrai. Vous menez les vôtres en prison ». <sup>25</sup> Bien plus qu'une condamnation morale, le juge – qui avait tout à fait reconnu le mandat symbolique de son interlocuteur – joua sur la polysémie du terme « meneur » pour lui adresser son constat qui marqua, toujours d'après Tam, le renouveau de *Notorious*.

La rupture occasionnée par les « mots justes » représente paradoxalement ce qu'Alain Badiou appelle « l'événement » et la psychanalyse « l'acte », soit lorsqu'un élément transforme les représentations du monde actuelles en « moment de l'histoire » et donne ainsi lieu à une autre structuration de la réalité. Le philosophe Adrian Johnston définit les deux concepts dans les termes suivants :

De même, Badiou, en écho avec les principaux traits des descriptions žižekiennes des actes [...] évoque dans ses écrits récents les procédés qui se déroulent sur les axes événement/sujet/vérité comme des tentatives de, pour ainsi dire, rendre l'impossible possible ; soit en des termes politiques, de changer le *statu quo* dans des proportions si grandes que ce qui passait pour impensable sous les contraintes du régime en place devient une réalité actualisée [...]. Dans le même esprit, Badiou souligne que les événements ne « réalisent » pas des possibilités ; les événements « créent » plutôt des possibilités (précisément là où, avant l'événement, rien ne semblait possible). <sup>26</sup>

<sup>24</sup> « Question: So, can you actually say that the Mongrel Mob is a gang that was created "from the outside"?/Answer: Yeah totally, we even started the Notorious chapter after a journalist had introduced us in one of his articles as "the notorious Mongrel Mob gang" ». Conversation avec Harry Tam le 9 décembre 2010.

<sup>25</sup> « That's right. You've been leading your people to prison ». Entretien avec Harry Tam du 3 novembre 2011.

<sup>26</sup> « Likewise, Badiou, in resonance with key features of the Žižekian descriptions of acts (and echoing some of his own earlier pronouncements regarding the modalities of politics), speaks in recent writings of the processes that unfold

Le concept d'événement insiste sur le passage de l'impensable au pensable et souligne l'impossibilité de faire « comme avant » une fois ce changement accompli. À titre d'exemple, Anaru Moke, affilié au chapitre de Lower Hutt (banlieue de Wellington, entraîne un club de rugby et contribue, avec ses confrères, à un programme de vacances pour les enfants de son quartier. Dans un entretien où il remercie le responsable du programme, Moke témoigne de cette impossibilité de faire marche-arrière. Il qualifie en effet le passé de la phase néolithique de l'histoire : « Ken a aidé grave. En gros, il nous a sortis de l'âge de pierre. Il nous a ouvert les yeux sur nos capacités ».<sup>27</sup>

Il est désormais temps de nuancer notre propos car en effet, pour qu'événement il y ait, les vieilles idoles doivent être détruites. Or, il n'est pas question de faire table rase. Au contraire, le gang veut préserver ces traits distinctifs et c'est justement au nom de cette continuité avec le passé que les membres peuvent accepter la redéfinition de leurs pratiques. Ainsi, depuis 2009, *Mongrel Mob Notorious* dispose même de son propre programme de réhabilitation pour toxicomanes, en partenariat de l'Armée de Salut. Insatisfait des cures de désintoxication classiques, le chapitre *Notorious* avait le sentiment qu'il lui fallait marquer le programme de son empreinte pour que ses membres acceptent de le suivre.

Puisque le gang opère, aux yeux du membre, comme le cadre *a priori* donnant un sens à son expérience, il lui est impossible de remettre en cause son existence. C'est pourquoi des renouvellements sont possibles, à condition de conserver cette structure-même. Comme l'a très bien compris Harry Tam : « à vrai dire, on parle pas de changement entre nous. On parle en fait de trouver une meilleure manière de faire les choses ».<sup>28</sup> Il est dès lors simplement question de « manière ». Il ne s'agit pas de « s'arranger » avec le passé afin d'avoir la conscience tranquille. Au contraire, l'élément qui vient combler cette rupture apparente est la conscience du membre. Après des décennies d'incarcération, de mort, de maladies et de traumatismes, les *Mobsters* relisent leur histoire destructrice, filtrée par l'exemple des *Father Dogs* qui est rétrospectivement, ou plutôt rétroactivement, recalibré en contre-exemple. Les « Pères Chiens » veillent toujours sur les

---

*along event-subject-truth axes as being endeavors to, as it were, make the impossible possible – politically speaking, to alter the status quo to such an extent that what before seemed unthinkable under the constraints of an established regime becomes a realized actuality [...]. In this same vein, Badiou insists that events don't "realize" possibilities; rather, events "create" possibilities (precisely there where, before an event, nothing seemed possible) ».* A. Johnston, *Badiou, Žižek, and Political Transformations, The Cadence of Change*. Evanston : Northwestern University studies in Phenomenology and Existential Philosophy, 2009, pp.143-144.

<sup>27</sup> « Ken has helped heaps. He has pretty much taken us out of the stone age. He has opened our eyes to what we can achieve ». « Mob backs holiday programme ». *The Hutt News*, 23 juillet 2008.

< <http://www.stuff.co.nz/dominion-post/news/local-papers/hutt-news/545225/Mob-backs-holiday-programme> >.

Dernière consultation le 1<sup>er</sup> mai 2013.

<sup>28</sup> « ...we don't actually talk about change within the Mob. What we talk about is creating a better way of doing things ». P. Winter, « Pulling the teams out the dark room: the Politicisation of the Mongrel Mob », in K. Hazlehurst & C. Hazlehurst, *Gangs and Youth Subcultures, International Explorations*. New Brunswick (États-Unis) & Londres : Transaction Publishers, 1998, p. 252.

membres du gang. Par exemple, à l'occasion d'une journée de réflexion de *Mongrel Mob Notorious* en partenariat avec l'Armée du Salut, les portraits des défunts étaient soigneusement disposés pour qu'ils participent à la réunion mais aussi pour rappeler aux membres du gang pourquoi *The Mob* doit changer. Leur fin tragique (suicide, overdose, assassinat) est vécue au sens littéral de tragédie, soit l'erreur d'un héros qui se paie au prix fort. Le nouveau principe du gang est d'assurer la continuité entre ces deux moments de son histoire, sans répéter ces mêmes erreurs.

## Conclusion

Il va sans dire que la redéfinition des coordonnées éthiques du gang ne fait pas l'unanimité, ni chez les *Mobsters* – pour qui « l'événement » ou « l'acte » n'a jamais eu lieu – ni en Nouvelle-Zélande, où l'opinion publique assimile une telle démarche à de l'hypocrisie, étant donné qu'aucun membre en quête de responsabilité n'a encore désavoué son gang et ses symboles. Le gang n'est pas près de les abandonner, encore moins en ces temps de revendications identitaires où le sujet postmoderne, libre de choisir le mode de vie qui lui convient, perçoit comme une injustice toute atteinte à cet impératif de différenciation.

Bien entendu, d'autres manières de lire le renouveau moral du gang sont évidemment possibles – la nôtre s'est attaché à penser cette rupture comme continuité – et plus particulièrement à l'heure postmoderne où l'hybridité et la porosité des frontières entre le bien et le mal n'étonnent plus. Ainsi, après le café décaféiné, le vin sans alcool et les sodas sans sucre, verra-t-on des gangs sans crime et violence ? À des égards, les aspirations actuelles du gang *Mongrel Mob* semblent viser cet objectif.

---

Grégory Albisson

Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse  
Laboratoire Identité Culturelle, Texte et Théâtralité (ICTT)

**Bibliographie**

ALBISSON, Grégory, « Gangs maori, métamorphoses tribales et bouleversements sociaux : une approche non-téléologique ». *Sphères*, n°1, 2013.

<[http://blogs.univ-avignon.fr/ictt/files/2013/04/G.\\_Albisson\\_-\\_Gangs\\_maori\\_52-62.pdf](http://blogs.univ-avignon.fr/ictt/files/2013/04/G._Albisson_-_Gangs_maori_52-62.pdf)>.

Dernière consultation le 1<sup>er</sup> mai 2013.

ANONYME, « Mob backs holiday programme ». *The Hutt News*, 23 juillet 2008.

< <http://www.stuff.co.nz/dominion-post/news/local-papers/hutt-news/545225/Mob-backs-holiday-programme> >. Dernière consultation le 1<sup>er</sup> mai 2013.

ANONYME, « The Power in the Patch ». *The Dominion Post*, 27 juin 2008.

< <http://www.stuff.co.nz/national/507882/The-power-in-the-patch> >. Dernière consultation le 1<sup>er</sup> mai 2013.

GILBERT, Jarrod, *Patched, The History of Gangs in New Zealand*. Auckland : Auckland University Press, 2013.

GODELIER, Maurice, *Perspectives in Marxist Anthropology*. Cambridge : Cambridge University Press, 1977.

HAGEDORN, John M., « Gangs, Institutions; Race and Space : the Chicago School Revisited » in HAGEDORN, John M. (éd.), *Gangs in the Global City, Alternatives to Traditional Criminology*. Chicago : University of Illinois Press, 2007.

Hazlehurst, Cameron, « Observing New-Zealand “gangs”, 1950-2000 : Learning from a small country » in Hagedorn, John M. (éd.), *Gangs in the Global City, Alternatives to Traditional Criminology*. Chicago : University of Illinois Press, 2007, pp.120-151.

HUNT, Tom, « Mob rejects ban on graves insignia ». *The Dominion Post*, 2 mai 2012.

<<http://www.stuff.co.nz/national/6841198/Mob-rejects-ban-on-graves-insignia> >.

Dernière consultation le 1<sup>er</sup> mai 2013.

KEMP, Ross, « Ross Kemp and gangs ». *Sky TV*, 2007.

< [http://www.dailymotion.com/video/x71qzb\\_ross-kemp-on-gangs-new-zealand-1-of\\_news](http://www.dailymotion.com/video/x71qzb_ross-kemp-on-gangs-new-zealand-1-of_news) >.

Dernière consultation le 1<sup>er</sup> mai 2013.

KOPOZOV, Nikolay, *De l'imagination historique*. Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2009.

MARX, Karl, *Le Capital, Critique de l'économie politique, Livre premier : le développement de la production capitaliste*. Paris : Le Temps des Cerises, Pantin, [1867] 2009.

WINTER, Pahmi, « Pulling the teams out the dark room : the Politicisation of the Mongrel Mob », in HAZLEHURST, Kayleen & Cameron HAZLEHURST, *Gangs and Youth Subcultures, International Explorations*. New Brunswick (États-Unis) & Londres : Transaction Publishers, 1998.

ŽIŽEK, Slavoj, *L'intraitable – Psychanalyse, politique et culture de masse*. Paris : Anthropos-Economica, 1993.

\_\_\_\_\_, *For they know not what they do, Enjoyment as a political factor*. Londres & New York: Version, [1991] 2008.

\_\_\_\_\_, *Le plus sublime des hystériques, Hegel avec Lacan*. Paris : Presses Universitaires de France, 2011.

ZUPANČIČ, Alenka, « The Subject of the Law » in ŽIŽEK, Slavoj (éd.), *Cogito and the Unconscious*, Durham & Londres : Duke University Press, 1998.